

Sujet: Maison close

« La maison du bonheur »

Il y avait jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle une maison close à l'extrémité de la rue des Carmes. Tout au bout, séparée des autres maisons par un terrain vague. La ville grandit, la maison close ferma. On construisit un hôpital sur le terrain vague. Aucun particulier n'avait voulu l'acheter; ce fut une affaire pour la mairie. Longtemps, l'hôpital flambant neuf côtoya la maison décrépée aux volets clos. Puis on eut besoin d'une annexe. Avec peine, on trouva le propriétaire de la maison close: un parent éloigné de l'ancienne maquerelle. A l'époque, personne ne s'était occupé de la succession de ce lieu de débauche. Le nouveau propriétaire fut ravi de pouvoir se débarrasser d'un bien aussi soudainement acquis que détesté, et de se purger de la faute de cette grande-tante indigne en revendant le terrain à un noble établissement.

La maison fut rénovée: on détruisit l'étage supérieur, et on fit une maison de plain-pied. La maison close devint l'annexe du service de gériatrie. Les murs furent peints en rose saumon; on ajouta une plaque au mur: « La maison du bonheur ».

On y plaça tous ceux qui ne pouvaient rester au service de gériatrie. Les vieillards souffrant de ces longues maladies qui vous rongent lentement et qui vous rendent impotents. Dans une autre aile, ceux qui avaient fait un malaise, étaient tombés dans l'escalier une fois de trop, faisant prendre conscience à leurs enfants que leurs chers parents ne pouvaient plus vivre seuls, et que ce home était la meilleure solution. Et de temps en temps, quelques malades âgés en phase terminale, que l'on ne pouvait garder dans l'hôpital, car leurs plaintes nocturnes étaient un supplice pour les autres patients qui se réveillaient au milieu de la nuit pour entendre les gémissements lugubres, gémissements qui leur rappelaient qu'eux aussi, dans un, deux ou dix ans, seraient au seuil de la mort. On avait donc installé des chambres bien isolées, au bout du couloir C.

Ces vieux et ces vieilles déambulaient, en fauteuil roulant ou s'appuyant sur une canne, dans les couloirs étroits, restaient assis des heures dans les salles communes. Comme autrefois on avait gardé les volets clos pour qu'aucun rayon du soleil ne puisse éclairer ces scènes honteuses, on ouvrit les nouvelles fenêtres gigantesques; dans la salle-atelier, le jour éclatait à travers la baie vitrée.

Enfin la lumière pénétrait dans ces lieux jadis si obscurs. Plus rien ne restait dans l'ombre. Les échiquiers autour desquels se penchaient les patients brillaient à la lumière du soleil, comme autrefois les tables basses, témoins de faits intimes, luisaient à la lumière tamisée des lampes de salon.

De ce lieu où autrefois l'on voulait entrer, les pensionnaires n'avaient qu'un espoir: sortir. Mais la « maison du bonheur » était la destination finale de ses habitants. Le dernier arrêt avant le terminus.

Un jour, ce fut en 1930, on y amena un dénommé George Pinson. Un vieillard comme il y en a des milliers, les cheveux blancs et fins comme de la gaze, le visage hâlé, creusé par d'innombrables rides. Après une vie aux quatre coins du pays, il était revenu dans sa ville natale, vivant seul quelques années, avant de faire un accident vasculaire qui lui valut un aller simple pour la rue des Carmes, gracieusement offert par le conseil municipal. Il n'avait pas d'enfants.

C'était un ancien client. Patient, il revit les salons confinés aux rideaux lourds dans les grandes salles de repos. Des cloisons avaient été abattues, déplacées, mais les pièces avaient

conservé un air familier pour Georges.

Il revit dans les chambres individuelles les anciennes chambres où les filles recevaient leurs clients. Quand, le jour de son installation, on l'avait mené à celle de Rosine, l'infirmier qui poussait son fauteuil roulant avait pu voir un large sourire se dessiner sur son visage. Il était heureux.